

règles de la Compagnie de Jésus (1), ne ferme sa chambre de manière à ce qu'on ne puisse pas l'ouvrir en dehors, qu'il n'ait aucun meuble qui ferme sans permission.

Les soixante-dix anachorètes dont saint Gerasime avait la conduite, n'avaient chacun qu'une seule robe et très-peu de choses dans leurs cellules, qui étaient toujours ouvertes quand ils en sortaient, afin que chacun pût y entrer librement et prendre ce qui pouvait lui convenir (2).

On lit dans le *Gérontic*, que des voleurs étant entrés dans la cellule d'un ancien Père, lui dirent que leur dessein était d'emporter tout ce qu'il avait; le saint homme leur répondit: Mes enfans, prenez tout ce qu'il vous plaira. Après l'avoir entièrement dépouillé ils étaient sortis de la cellule, lorsque le saint s'aperçut qu'ils avaient oublié une bourse où il y avait de l'argent, alors il courut après eux en criant: Mes enfans, prenez encore cette bourse que vous avez oubliée. Les voleurs, étonnés d'une telle action, et admirant dans ce saint homme un si grand désintéressement pour les choses mêmes les plus nécessaires, ne voulurent pas accepter sa bourse, ils lui rendirent même tout ce qu'ils lui avaient pris, et s'en allèrent avec la résolution de faire pénitence de leurs péchés, et de mener une meilleure vie.

Cependant il est à remarquer qu'il se glisse souvent un grand abus dans les communautés: quelques-uns, sous le prétexte que les chambres sont ouvertes, qu'il n'y a au dedans rien de fermé, que les choses qui y sont n'appartiennent pas à ceux qui y demeurent à cause du vœu de pauvreté, que tous les biens de la maison sont communs, ne font aucune difficulté d'entrer dans ces chambres quand il n'y a personne, et d'y prendre ce qui leur con-

(1) Regul. 11. Comm.

(2) In vita S. Euthym. 20. Januar. apud Sur.

vient. Je dis que ces personnes font très-mal: 1° parce qu'elles commettent un larcin et doivent être regardées comme des voleurs domestiques, puisqu'elles prennent ce qui ne leur appartient pas, contre la volonté du légitime possesseur, c'est-à-dire l'institut, qui ne leur donne pas la permission de prendre de cette manière, mais qui le défend au contraire par des règles expresses. 2° Parce que si les choses que l'on enlève n'appartiennent pas à ceux qui logent dans ces chambres à cause de leur vœu de pauvreté, ils en ont l'usage par la légitime permission du supérieur, tandis que les autres, par le même vœu, n'en ont pas d'abord la propriété, puisqu'ils sont Religieux, et ils n'en ont pas l'usage parce qu'ils n'ont pas la permission du supérieur. 3° Ils font très-mal, puisqu'ils privent injustement ceux qui ont ce légitime usage, que souvent ils leur ôtent des choses dont ils ont grand besoin. 4° Enfin, en agissant de la sorte, ils troublent le repos public et la paix domestique, et portent les inférieurs à trop cacher les choses qui leur sont nécessaires, et forcent les supérieurs de leur permettre de les enfermer.

§ VI.

Cinquième degré de pauvreté.

Mais la pauvreté s'élève encore plus haut; dans les premiers degrés, elle peut paraître en quelque manière imparfaite, dans le cinquième elle paraît dans toute sa beauté. Il faut éprouver les effets réels de la pauvreté, souffrir qu'il manque même les choses nécessaires; c'est pour cela qu'on l'appelle indigence, qui veut dire manquement d'une chose. Celui qui a tout ce qu'il lui faut, à qui il ne manque rien pour sa nourriture, pour son vêtement, son logement et ses autres besoins, est dans une situation assez agréable, et peut porter à son aise le nom

de pauvre. Les séculiers même, qui sont riches et maîtres de leurs biens, n'ont pas cet avantage.

Un Religieux est-il véritablement pauvre, s'acquiesce-t-il bien de son vœu, quand il se plaint et murmure, lorsque sa nourriture n'est pas assez bien assaisonnée, qu'on ne lui en donne pas assez, ou à temps, quand sa robe est déchirée ou trop courte, ou qu'il manque quelque chose dans sa chambre? Le Religieux qui aime la pauvreté, dit saint Jean Climaque, est exempt de toutes ces plaintes qui naissent de l'inquiétude; si quelque chose sur la terre peut lui donner de la peine et l'affliger, il ne peut pas dire qu'il soit encore pauvre (1).

Ce n'est pas une chose bien admirable d'être pauvre, dit saint Vincent Ferrier, mais d'aimer, dans la pauvreté, les incommodités qu'elle entraîne après elle (2). Plusieurs se glorifient du nom de pauvre, mais à cette condition que rien ne leur manque (3). Saint Bernard avait dit avant lui: Nous voyons des pauvres qui, s'ils avaient le véritable esprit de pauvreté, ne seraient ni si abattus, ni si tristes lorsqu'ils en sentent quelques effets (4); ce sont ceux qui veulent bien être pauvres, pourvu qu'ils aient tout ce qu'il leur faut; ils aiment la pauvreté pourvu qu'ils n'aient rien à en souffrir (5). Quelle pauvreté! Sommes-nous obligés de plaindre beaucoup ces sortes de pauvres?

Mais il est encore quelque chose de plus ridicule: il se trouve quelquefois des Religieux qui se plaignent de n'a-

(1) Gradu 17.

(2) Sed in paupertate, paupertatem amare.

(3) Sed quo pacto? ut eis nihil desit. *Tr. de vita spirit. cap. 1.*

(4) Videmus pauperes aliquos, qui si veram haberent paupertatem, non adeo pusillanimes invenirentur et tristes.

(5) Qui pauperes esse volunt, eo tamen pacto, ut nihil eis desit, et sic diligunt paupertatem, ut nullam inopiam patiantur. *Serm. 4. de Adventu.*

voir pas ce que jamais leur naissance et leur condition leur eût donné dans le monde. Ils eussent été pauvrement nourris, pauvrement logés, fort simplement vêtus; puis ils se plaignent quand ils sont entrés en religion, et après avoir fait vœu de pauvreté, afin de se livrer à la mortification et pratiquer la vertu, il leur manque quelque chose! Sont-ce là de bons Religieux? Sont-ils même des hommes raisonnables? Etant pauvres dans le monde, n'êtes-vous donc entrés en religion, au service d'un Dieu pauvre, que pour être mieux et plus à votre aise?

Saint Jérôme, dans une lettre à Népotien, met ces paroles dans la bouche d'un Religieux de cette espèce:

« Je suis d'une fort basse condition, un enfant de village, « j'avais grand'peine à apaiser mon ventre affamé avec « des légumes et du pain bis; maintenant que je suis en « religion, je ne me contente pas de pain de froment et « d'une bonne nourriture; si quelque chose me déplaît, « je murmure (1). » Pour empêcher un désordre si « étrange, saint Augustin dit à ses Religieux, dans sa règle, de ne pas chercher dans le monastère ce qu'ils n'eussent pu trouver dans le monde (2).

Il faut donc que le Religieux supporte volontiers et par esprit de pauvreté les choses qui peuvent lui manquer quelquefois dans les objets nécessaires, comme dans le boire, le manger, les habits, la chambre, le froid, la chaleur, etc., et s'il est placé de manière à ne rien souffrir, il doit, s'il veut être véritablement pauvre et en porter dignement la qualité, se priver lui-même de quelque chose afin d'en éprouver toujours quelques effets. Que dirait-on si un soldat ne voulait jamais

(1) Natus in paupere domo et in turgurio rusticano, qui vix milio et cibario pane ventrem rugientem satiare poteram, nunc simlam et mel fastidio. *Epist. 2.*

(2) Ne ea quærant in monasterio, quæ nec foris habere potuerunt. *Cap. 4.*

tirer son épée, un écrivain manier sa plume, un artisan prendre l'outil de son art? Que peut-on dire et juger d'un Religieux qui ne veut faire aucun exercice de son état, pratiquer la pauvreté, dont il a fait profession par un vœu.

Les Religieux du bienheureux Laurent Justinien étaient bien affligés de ce que la partie du monastère, où étaient toutes les provisions, avait été brûlée: Eh bien! mes enfans, leur dit-il, avec un visage gai et serein, quel mal nous a-t-on fait? N'avons-nous pas fait vœu de pauvreté? Dieu soit béni, la perte que nous fait éprouver cet incendie nous met en état d'accomplir notre vœu (1).

L'Évangéliste raconte que les Apôtres faisant un voyage avec Notre-Seigneur, avaient grand faim, et qu'en passant au milieu d'un champ de blé, ils cueillaient quelques épis et en mangeaient le grain (2). Saint Paul dit en parlant de lui-même, que la nécessité le réduisait à souffrir la faim, la soif, le froid, à jeûner souvent et à n'avoir pas d'habits pour se couvrir (3).

Et en effet, quand on considère d'un côté ce que les saints ont fait, les privations qu'ils ont supportées pour l'amour de Dieu dans les choses les plus nécessaires; d'un autre côté quand nous voyons combien nous sommes attachés à ce que l'on pourvoit à tous nos besoins, la peine que nous éprouvons s'il nous manque quelque chose, n'avons-nous pas sujet de nous confondre, et d'avoir honte de nous-mêmes.

Voici ce que rapporte Théodoret (4). Saint Zénon,

(1) Eia, filii, quid mali actum est nobis, nonne paupertatem vovimus? Benedictus Deus qui nos voti compotes facit. *In ejus vita apud Sur.* 8. *Januar.*

(2) Matth. 12.

(3) In fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate. 2. *Cor.* 11. 27.

(4) In Philoth. cap. 12.

disciple de saint Basile, très-riche dans le monde, bien venu à la cour, devint un très-pauvre anachorète; il choisit pour sa demeure un de ces sépulcres qui sont en grand nombre sur la montagne d'Antioche, il s'y enferme, sans lit, sans lampe, sans feu, sans aucun ustensile de ménage, sans coffre, sans livres, ni quoique ce fut; il portait seulement de vieux habits, des souliers si usés qu'il n'y avait pas même de quoi les attacher. Un de ses amis lui fournissait la nourriture dont il ne pouvait se passer sans mourir, c'était un pain qui lui durait deux jours; quant à l'eau qu'il buvait, il allait la puiser lui-même fort loin de là. Un jour quelqu'un voyant la peine qu'il avait dans un âge fort avancé d'aller chercher de l'eau si loin, le pria de trouver bon qu'il l'en soulageât; le saint s'en défendit d'abord, mais il céda enfin aux instances, et donna les deux cruches avec lesquelles il allait puiser de l'eau; mais cette personne arrivée à la porte du saint avec les deux cruches pleines, toute l'eau se répandit, Dieu fit voir par cet événement qu'il approuvait le travail du saint, et voulait qu'il allât lui-même chercher l'eau qu'il devait boire.

Le même Théodoret raconte (1) que S. Thalasse et saint Lymnée, anachorètes, vivaient à découvert, exposés à toutes les injures de l'air, sans cellules, sans cabane ni toits. Deux sœurs nommées Marane et Cyre, au rapport du même auteur (2), foulant aux pieds la noblesse de leur naissance et leurs grands biens, se retirèrent dans un petit lieu proche de la ville de Berée, pour mener une vie semblable, sans un seul abri, et destituées de toutes les commodités de la vie.

Que n'ont pas souffert les saints Siméon, Daniel, et autres Stylites, qui passaient les jours et les nuits, les mois et les années entières debout sur leurs fameuses colonnes.

(1) *Ibid.* cap. 22. — (2) *Ibid.* cap. 29.

Sainte Marie Egyptienne et Théoctiste, vierge de Lesbos, ont passé toute leur vie, seules dans la solitude, sans voir personne, sans parler à personne, manquant de toutes les choses nécessaires à la vie, sans feu, sans pain, sans toit, sans habit. Quels exemples de pauvreté !

Acard, Religieux recommandable que saint Bernard envoya dans l'évêché de Trèves pour y bâtir un monastère de son Ordre, rapporte ce qui suit d'un très-saint homme nommé Scocelin : je ne crois pas, dit-il, que de nos jours il se soit trouvé une personne qui puisse être comparée à cet homme de Dieu pour la mortification du corps, la pauvreté et le mépris des choses visibles ; car on peut bien dire qu'il meurt tous les jours. Quel homme peut vivre sans nourriture d'homme, sans toit, sans habit ? Et Scocelin a vécu pendant dix ans sans tout cela, errant tout seul et tout nu dans les bois et les montagnes pour l'amour de Jésus-Christ ; ayant le ciel pour toit, l'air pour vêtement, se nourrissant comme les bêtes d'herbes et de racines crues (1).

Après dix ans d'une vie si extraordinaire, et quatre ans avant sa mort, il adoucit en quelque manière cette extrême rigueur : dans le cœur de l'hiver et dans les grandes neiges, ne pouvant plus trouver des herbes ni arracher des racines à cause de la gelée, demi-mort de faim et de froid, n'ayant plus que la peau sur les os, il allait chercher quelques villages écartés, quelques maisons isolées au milieu des champs, choisissait plus volontiers celle où, par l'inspiration de Dieu, il savait qu'il demeurerait quelque homme de bien mais pauvre, il y arrivait fort avant dans la nuit pour n'être pas aperçu ; il n'entrait pas dans la maison, mais il se couchait sur la terre dans l'étable ou plutôt dans la cour, et après quelques heures de repos il partait avant le jour.

(1) Cælum habens pro tecto, aërem pro vestimento, et pecorum vicium pro cibo humano.

Ceux qui avaient eu le bonheur de le loger lui portaient un grand respect, et évitaient de lui parler à moins qu'il ne le trouvât bon, ou que lui-même les appellât, de peur qu'il n'allât autre part ; parfois ils mettaient devant leur porte un peu de paille ou quelques vieux sacs pour qu'il pût se coucher, quelques morceaux de pain d'orge ou de son, parce qu'on savait bien qu'il ne prendrait pas autre chose, il en mangeait une partie et emportait le reste qui lui servait pour plusieurs jours.

Il ne possédait qu'un petit sac pendu à ses épaules où il mettait son pain. Voilà, ajoute l'auteur, tout le bien de cet homme riche, voilà le glorieux héritage et l'opulent patrimoine du serviteur de Jésus-Christ ; sa fidélité a fait changer tout le monde en richesse pour lui, car n'ayant rien et ayant tout, il a, en ce rien, possédé tout ; il a renfermé tout le monde dans le haillon qui lui était indispensable pour se couvrir, puisque, de tout le monde, et au lieu de tout le monde, il n'a choisi que cela (1).

Saint Bernard ayant entendu parler de la vie merveilleuse et de la sainteté de cet homme extraordinaire, chargea Acard et ses compagnons d'aller le voir et le saluer de sa part, il lui fit même porter une robe comme gage de son affection, en le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Acard se rendit dans le lieu où il apprit que le saint devait passer la nuit ; voyant qu'il n'arrivait pas, il demanda au maître de la maison pourquoi il tardait tant à venir, celui-ci lui répondit qu'il était venu cette nuit même, mais qu'il s'était retiré plutôt qu'à

(1) En tota divitis istius proprietas, en gloriosa Christi servi hereditas, nobile patrimonium, cui verè fidei totus mundus erat divitiarum ; nihil enim habens et omnia possidens, in tali nihilo totum obtinuit, qui in vili semicinctio totum mundum inclusit, quando quidem de toto et pro toto mundo semicinctium solum elegit.

l'ordinaire. Nous lui en avons demandé la cause, il nous a répondu : Je m'en vais, parce que quelques Religieux doivent venir bientôt me voir, et je ne veux pas qu'ils me trouvent ici et me voient à présent. Il en agissait souvent ainsi pour d'autres personnes qui voulaient lui parler, Dieu lui faisait connaître quelles étaient les personnes qui désiraient lui parler et quel était leur dessein. Acard pria ce brave homme de supplier le saint de vouloir bien les recevoir en considération de celui qui les envoyait. Notre demande fut accueillie, dit Acard, nous arrivâmes au lieu et à l'heure indiqués, et lui offrîmes les présens et les recommandations de notre Père; il reçut les vêtemens avec une grande humilité et un grand respect, il les mit sur lui et les ôta aussitôt en disant : Dieu soit béni de ce qu'il a bien voulu donner à cet homme apostolique de se souvenir dans son cœur d'un pauvre et misérable pécheur comme moi (1). J'ai pris pour l'amour de lui et avec soumission les vêtemens qu'il a eu la bonté de m'envoyer; je m'en suis revêtu, mais il trouvera bon que je ne les porte pas davantage, parce qu'ils ne me sont pas nécessaires, d'ailleurs il ne me l'a pas commandé.

Acard termine ce récit par ces paroles : Après avoir ouï ces choses admirables, n'ayant plus la force de parler, nous comprîmes que toutes nos vertus n'étaient que cendre et poussière en comparaison d'une si haute perfection; nous pensions auparavant être quelque chose, et nous n'étions cependant rien; toutes nos bonnes œuvres nous paraissaient comme des linges chargés d'ordures; humiliés et confus, nous reprîmes le chemin de notre maison en nous frappant la poitrine (2).

(1) Benedictus Deus, qui dedit in corde apostolici viri, ut peccatoris et miserissimi hominis memoriam habere dignaretur.

(2) Nos igitur ista videntes et spiritum loquendi ultra non habentes, in comparatione talis ac tanta perfectionis assimilavimus vires nostras favilla et cinerj, et qui antea putabamus nos aliquid esse, cum nihil essemus,

Je pourrais ajouter à cette histoire un exemple récent dont j'ai été témoin. Un homme de condition et de savoir, ayant perdu sa femme et ses enfans par suite des désastres de la guerre, prit la sage résolution de tirer avantage de sa perte en se consacrant entièrement à Dieu, et en s'élevant avec un courage déterminé à la plus haute perfection chrétienne. Il sortit des Pays-Bas sous un habit inconnu et demandant l'aumône; il vint à Amiens l'an 1643; il pratiqua une pauvreté si extrême, qu'il est plutôt à admirer qu'à imiter. Il se rendit à Paris en 1646, où je le vis deux fois; il continua à se livrer aux mêmes austérités, et trois ou quatre mois après son arrivée il mourut à l'Hôpital. Je n'en veux pas dire davantage, nous savons quels exemples de patience, de courage et de force les Saints nous ont donnés; nous avons fait vœu de pauvreté, tâchons de les imiter.

§ VII.

Sixième degré de pauvreté.

Le dernier degré de la pauvreté, celui que saint Bonaventure préférerait à tous les autres, comme le plus grand et le plus fort de tous, le plus agréable à Dieu, le plus admirable devant les hommes, est de souffrir volontiers la privation des choses même nécessaires dans les infirmités et les maladies. Si, supporter cette privation lorsqu'on se porte bien, est s'élever à un haut degré de pauvreté, parce que la chose est difficile; c'est s'élever bien plus haut quand on la supporte étant malade; il faut de bien plus grands efforts. L'on voit souvent, en effet, dans les communautés religieuses des personnes

tunc universas justitias nostras, quasi pannum menstruatæ, existimavimus, sicque percutientes pectora nostra humiliati atque compuncti nimis ad propria remeavimus.